

## Un organe sociétaire au Pernambouc

*O Progresso*, 1846-1848

Ce samedi 19 septembre 1846, *La Démocratie Pacifique* titre, en première page, sur la “*Fondation d'un organe socialiste au Brésil*”, se félicitant de ce qu'en « *dépit des obstacles de tout genre qu'on lui oppose, l'idée sociale marche et s'avance à la conquête du monde. Nous avons raconté à diverses reprises la propagande faite au nom de Fourier dans les États-Unis ; aujourd'hui, c'est du Brésil qu'une voix amie répond à la nôtre. Nous recevons le premier numéro d'une revue sociale, politique et littéraire, le Progresso, qui se publie à Pernambouc<sup>1</sup> depuis le mois de juillet dernier, avec cette épigraphe laconique : “En avant !”* » L'article se poursuit, en page 2, par un large extrait d'une *Déclaration des principes*, suivi de l'analyse du sommaire : « *La revue brésilienne publie : 1° un article critique et dogmatique sur le problème de la certitude qui a tant occupé les philosophes, depuis Aristote jusqu'à M. Cousin, en passant par Descartes, Spinoza, Berklay [sic], Kant et ses successeurs ; 2° le commencement d'un travail sur l'état du monde en 1845; ce premier article contient le tableau de la société au quinzième siècle ; 3° une revue scientifique ; 4° une revue politique du mouvement social ; 5° un morceau de poésie, intitulé Le Tamarinier de Mipibú et des variétés. Nous traduirons des extraits de l'article sur l'état du monde, quand ce travail nous sera parvenu dans son entier.* »

Mais, de cette revue « *dont le programme est en parfaite conformité avec le nôtre* », rien d'autre n'est dit : quand, comment, pourquoi et par qui a-t-elle été fondée ? Dans quel contexte ? Dans quel environnement social et politique ? Avec quel effet et quelles répercussions ?

Pour traverser l'océan, aborder le Brésil, prendre racine au Pernambouc et y prospérer, quoi que l'on puisse penser de la force des idées de Fourier, il leur fallait un passeur, un propagandiste convaincu et convainquant : ce fut Louis-Léger Vauthier qui, dans son *Journal*<sup>2</sup>, note, le 19 juillet 1846, l'envoi, par le voilier *Zelia*, du premier numéro d'*O Progresso* à son père et à Cantagrel.

---

1 Sauf à conserver le texte original des citations, nous nommerons, conformément à l'usage actuel, *Pernambouc* la province et *Recife*, sa capitale.

2 Le *Journal* de L.-L. Vauthier a d'abord été édité en portugais par Gilberto Freyre (*Diário íntimo, 1840-1846*. Edição de Gilberto Freyre; Rio de Janeiro, Ministério da Educação e Saúde Pública, 1940 ; 2° édition : Rio de Janeiro, José Olympio, 1960). Il a été publié en français par Claudia Poncioni, Georges Orsoni et Guillaume Saquet dans *Ponts et idées, Louis-Léger Vauthier, un ingénieur fouriériste au Brésil*, Paris, M. Houdiard éditeur, 2009.

Vauthier était né à Bergerac, en Dordogne, le 7 avril 1815, dans une famille de tradition républicaine dont le père, Pierre Vauthier, fils du maire élu de Boulogne et petit-fils d'un laboureur au bois, était un ingénieur saint-simonien des Ponts et Chaussées ; Louis-Léger, brillant étudiant provincial, suit la même voie : il est reçu, à 19 ans, au concours de l'École Polytechnique puis à l'École royale des Ponts et Chaussées ; c'est pendant son séjour parisien qu'il s'initie au fouriérisme et se lie d'amitié avec Félix Cantagrel, alors partagé entre les Beaux-Arts et les Travaux publics. Affecté à Vannes à sa sortie de l'école comme aspirant ingénieur, il y trace les plans de sa première "grande" œuvre, le phare de Port-Navalo, aujourd'hui inscrit à l'inventaire des monuments historiques, et dirige les travaux d'aménagement du port de Vannes. C'est là qu'il accepte, avec l'accord de l'administration, le contrat d'ingénieur offert, sur la recommandation de Gaspard Coriolis, directeur des études à Polytechnique, par un représentant du président de la province brésilienne du Pernambouc : Francisco Rego Barros<sup>3</sup> avait ramené de son séjour parisien un modèle de ville ordonnée, aérée, de rues pavées et de théâtres illuminés et, pour ainsi transformer Recife, la capitale provinciale, il préféra, aux techniciens nationaux ancrés dans leurs habitudes, cet ingénieur étranger, polytechnicien versé dans les méthodes les plus modernes et convaincu que progrès matériel et progrès social ne devaient pas être dissociés. Ainsi Vauthier s'appliqua-t-il à construire, unissant technique et esthétique, routes, ponts, bâtiments, quais... et un théâtre, le Santa-Isabel, symbole d'une société enfin policée ; à organiser une administration hiérarchisée des Travaux publics, responsable et contrôlée ; à parcourir le pays pour en dresser la carte et en comprendre la complexité ; à proposer des politiques de protection de la nature, de police des fleuves et des côtes... Parallèlement, il fut un propagateur persévérant des idées de Fourier : son *Journal*<sup>4</sup> témoigne de ses efforts pour convaincre ses interlocuteurs, qu'ils soient compagnons de voyage, comme Auguste Milet, son futur subordonné et ami ; qu'ils soient issus des grandes familles de l'agro-industrie du sucre, comme Maciel Monteiro,

---

3 Francisco Rego Barros, baron puis comte de Boa Vista (1802-1870), héritier d'une famille de grands propriétaires terriens, s'engagea, à 15 ans et participa à la révolte de 1821, dite *Revolução de Goiana*. Prisonnier, transféré au Portugal, il n'y est libéré qu'en 1823. Il se rend alors à Paris et y devient bachelier en mathématiques. Rentré au Brésil, il se consacre à la politique : nommé en 1837 président du Pernambouc, il assume, avec une courte interruption en 1841, cette charge jusqu'en 1844. Influencé par son séjour en France, il se préoccupa d'assainir, de développer et de moderniser Recife, avec le concours d'ingénieurs et de techniciens français. Sénateur en 1850, il présida, en 1865, la province de Rio Grande do Sul.

4 Vauthier y consigne la liste des abonnements souscrits à *La Phalange* et à *La Démocratie Pacifique* ; les livres et brochures reçus de la Librairie sociétaire ; les souscriptions "réalisées sous [son] influence" ; son opinion sur Benoît Mure, fondateur d'une colonie phalanstérienne et introducteur de l'homéopathie au Brésil ; sa contribution aux analogies utilisées par Cantagrel dans la deuxième édition du *Fou du Palais Royal*, etc. Sur le thème de la propagation des idées fouriéristes, voir Thomas Bouchet, « Être phalanstérien au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle – Louis-Léger, François, Victor et les autres » *Communication présentée au Colloque international interdisciplinaire*, Recife – Pernambouc, Brésil, 19-22 octobre 2009 in C. Poncioni et V. Pontual (dir.), *Un ingénieur du progrès*, Paris, Houdiard, 2010.

ancien ministre des Relations extérieures du Brésil ; ou qu'ils soient intellectuels engagés comme Antônio Pedro de Figueiredo, métis et philosophe autodidacte. Avec eux, il va créer *O Progresso*.

C'est après le départ de Louis-Léger Vauthier, dans le numéro 5 de février 1847 que nous est contée, sous forme d'apologue, la naissance de la revue : promèment par les rues nouvellement pavées de Recife quatre amis, “*jeunes par l'âge mais mûris par la réflexion*” ; trois d'entre eux, nourris “*aux saines et généreuses doctrines de l'école sociétaire*” ; le quatrième, “*un parfait civilisé*”. Croisant un fonctionnaire récemment révoqué dont le sort les émeut, nos promeneurs solidaires, cherchant la cause des difficultés politiques du moment, en viennent à invoquer le silence de l'opinion publique ou, plutôt son absence de porte-voix. Engagés par leur ironique ami *civilisé* à y pourvoir, les trois fourriéristes s'y décident : ils créeront un journal qui défende la cause du peuple, humanité souffrante ; qui lui enseigne ses droits et ses devoirs et où sont ses véritables amis, ceux qui s'attachent à l'amélioration de sa malheureuse condition : “*Nous montrerons à tous ces prétendus hommes d'État qui nous gouvernent qu'ils ignorent les notions de base de l'économie sociale...*”

Ainsi parut, le 12 juillet 1846, le premier numéro d'*O Progresso*, *revista social, litteraria e scientifica*, dont Figueiredo<sup>5</sup>, par un long communiqué dans le *Diário de Pernambuco* du 23 mai 1846<sup>6</sup>, avait précisé le programme : une publication réellement nouvelle qui ne sera inféodée à aucun parti car ses rédacteurs sont “*convaincus de l'inanité de la politique étriquée et haineuse des partis et de ce que seule l'étude des questions sociales [leur] fournira les conditions de notre développement*” ; ils ne commettront pas la grave erreur “[...] *de copier servilement l'Europe, au lieu de rechercher les moyens d'appliquer à notre pays les données des sciences sociales ; nous voulons lancer, au milieu de l'incohérence actuelle, [...] quelques principes exacts, les germes d'un avenir généreux*”.

“*L'incohérence actuelle*” : définition lapidaire d'une situation politique complexe dans l'Empire en général et, plus encore, au Pernambouc.

Quand, le 7 avril 1831, Pierre I<sup>er</sup> décide d'abdiquer et de retourner en Europe, son fils et successeur n'a que cinq ans ; le Brésil n'est alors qu'un assemblage instable de provinces rivales et en-

5 Antônio Pedro de Figueiredo (1814-1859) doit à sa traduction du *Cours d'Histoire de la Philosophie* de Victor Cousin, son surnom de *Cousin Fusco* (“le Cousin Cuivré”) mais il traduit tout aussi bien Joseph Ortolan, *De la souveraineté du peuple*, que George Sand, *Les sept cordes de la lyre*. Révoqué en 1846 de son poste d'enseignant, il se consacre alors au journalisme de combat mais surtout de réflexion : gérant d'*O Progresso*, il en devient, après le départ de Vauthier, le principal animateur. Bien qu'ayant, après 1848, retrouvé un poste d'enseignant, il poursuit son activité journalistique, tenant notamment une chronique hebdomadaire, « A Carteira », dans le *Diário de Pernambuco*.

6 *Diário de Pernambuco* du 23/5/1846, p. 2-3, voir : <http://ufdc.ufl.edu/AA00011611/08282/1x?vo=12>. Ce prospectus est également publié le 5 juin ; le *Diário* annoncera le 12 juillet la parution d'*O Progresso*.

clines à se dissocier ; le pouvoir exécutif de la régence n'est que le plus petit facteur commun de trois partis plus sociologiques qu'idéologiques<sup>7</sup>. De crise en crise, de triple régent en régent unique, de rébellion en révolte et de révolte en soulèvement, d'acte additionnel, adoptant des mesures fédéralistes, en loi interprétative de l'acte additionnel, les restreignant, la première décennie du second règne mit à mal l'unité du pays. La seconde commença sous ces mauvais auspices ; le régent, Pedro de Araújo Lima, élu en avril 1838, faisait difficilement face, malgré une répression violente, aux rébellions anciennes ou nouvelles ; la situation économique ne s'améliorait pas, les manifestations sociales se multipliaient ; les dirigeants provinciaux s'indignaient du retour de la centralisation ; les grands propriétaires voulaient plus de stabilité ; le peuple, plus de tranquillité. Bref, de la régence, de cette "*république de fait, cette république provisoire*", comme l'appelle Joaquim Nabuco<sup>8</sup>, la leçon tirée par les politiques était qu'il fallait en sortir au plus tôt.

Ce fut, à l'instigation des libéraux et avec l'appui intéressé de la cour, "*o golpe de maioridade*" qui rabaisait l'âge de la majorité : le 23 juillet 1840, dans sa quatorzième année, Pierre II commençait son long règne sous une première ambiguïté car, comme l'observe Francisco Teixeira : "*le mouvement qui provoqua l'accession au trône du jeune Alcântara [Pierre II] et les mesures légales qui l'accompagnèrent, étaient d'essence clairement conservatrice. Mais ce fut le parti libéral qui les mena. [...]*"<sup>9</sup>.

Le ministère libéral devait cohabiter avec une chambre conservatrice qui limitait ou retardait son action ; aussi organisa-t-il de nouvelles élections qui lui donnèrent la majorité attendue, mais obtenue par la fraude et la violence au point que l'Empereur prononça la dissolution de l'Assemblée ; revenus au pouvoir, les conservateurs se hâtèrent de prendre un complément de mesures "*regressistas*", rétablissant le conseil d'État, le pouvoir modérateur du monarque – ce pouvoir personnel censé équilibrer les pouvoirs exécutif et législatif et donnant, en particulier, à l'Empereur le droit de nommer et de démettre les ministres d'État –, et annulant la réforme du code pénal. Mais en 1844, les libéraux gagnent les élections ; le pouvoir change donc de mains ; de nouveaux présidents sont nommés dans les provinces ; ils nomment, à leur tour, de nouveaux fonctionnaires. Quatre années de ministère libéral s'ensuivent, marquées par la consolidation du pouvoir impérial, la fin des

---

7 Les "libéraux modérés", représentants des grands propriétaires terriens du sud-est, défendaient une monarchie centralisée et autoritaire ; leurs homologues des autres provinces et les classes moyennes urbaines, "libéraux exaltés", professaient une monarchie fédérative et une large autonomie provinciale ; quant aux restaurateurs, partisans du retour de Pedro I, ils se recrutaient, sous l'égide de puissants politiques du premier règne, parmi les commerçants portugais, les militaires et les mercenaires étrangers.

8 Joaquim Nabuco, *Um estadista do Império, Nabuco de Araújo*, Rio de Janeiro, Garnier editor, 3 vol., 1899 (t. 2, p.111)

9 Francisco M. P. Teixeira, in *Brasil - História e Sociedade*. São Paulo, Ática, 2000 ; cité sur la page du site Ática dédié à la période de la régence : <http://www.aticaeducacional.com.br/hdocs/secoes/acervo.aspx?cod=458>, consulté le 12/10/2012.

rébellions, plus de calme, plus de développement, les progrès de la culture du café, l'exploitation de mines, l'industrie naissante, de meilleures routes, de meilleurs ports : une lente évolution qui ne touche pas, ou peu, aux formes et aux méthodes du pouvoir ; d'ailleurs, les élections de 1848 seront favorables, cette fois, aux conservateurs.

C'est que ces antagonismes, si violents en apparence (et qui, parfois, le sont "sur le terrain"), sont davantage des oppositions d'hommes, de réseaux, de clients plutôt que d'idées et de programmes. Libéraux et conservateurs gouvernent avec les lois qui leur conviennent même s'ils ont combattu leur adoption ; dans les grandes familles, frères et cousins, souvent membres des mêmes loges maçonniques, peuvent bien être de partis différents, ils n'en sont pas moins du même sang.

Dans ce schéma général, le Pernambouc, province riche et avancée, paraît faire exception ; son poids politique est particulier ; ainsi l'élection du dernier des régents avait-elle mis aux prises deux Pernamboucains, l'un libéral, l'autre, conservateur (et élu)<sup>10</sup>. De fait, conservatrices ou libérales, les grandes familles pernamboucaines (se) partagent le pouvoir, ce qui ne va pas sans contradictions, choc d'ambitions, froissement de vanités, sans récriminations de parentèles insatisfaites ; toute l'habileté de Rego Barros qui préside la province presque continûment de la fin de 1837 à février 1844 sera de toujours ménager ses opposants qui, jusqu'en 1842, le lui rendaient bien. Pourtant, cette espèce de consensus flou ne pouvait indéfiniment satisfaire l'ensemble des appétits ou des ambitions ; à partir de 1842, les conflits d'intérêt s'accroissent ; la crise aidant, de plus en plus de politiques dénoncent le pouvoir de Rego Barros sur les institutions et sur les emplois : les réformes entreprises, notamment à la direction des Travaux publics, se traduisent par la perte de contrats ; les cotonniers se plaignent des faveurs accordées aux sucriers ; l'accaparement des postes, même subalternes, l'inégale distribution des crédits, tout devient prétexte à critique et à polémique. Comme, à Rio, l'entente entre les puissants des deux bords faisait des Cavalcanti, branches conservatrice ou libérale, les maîtres permanents de Recife, il fallait, pour briser ce monopole familial, sortir du duopole partisan : sous la conduite de députés anciennement conservateurs, une double dissidence des partis traditionnels (et institutionnels) donna naissance au Parti National du Pernambouc, plus souvent désigné sous son appellation de parti *Praieiro*<sup>11</sup>.

Un parti nouveau s'opposant aux notables installés, avec pour objectif de les remplacer ; mais nouveau, il l'est aussi par les adhésions qu'il suscite. Outre les représentants de la grande propriété

---

10 La famille Cavalcanti domine la province ; elle compte trois frères sénateurs, deux conservateurs et un, qui n'est pas le moins influent, libéral. Elle est associée par un jeu de mariages aux autres grandes familles du Pernambouc (Lopes Gama, Maciel Monteiro, Araújo Lima, Nabuco de Araújo, Albuquerque, Rego Barros...)

11 Cette dénomination, d'abord péjorative, devint l'appellation quasi officielle du parti dont le siège et l'imprimerie étaient installés sur la rue de la plage à Recife.

et du négoce, s’y retrouvent la bourgeoisie d’affaires, des membres des professions libérales, aspirant à plus de liberté, et des éléments plus radicaux comme le républicain Borges da Fonseca qui, aux élections de 1844, se rallie. De même, les artisans, les travailleurs citadins, libres mais pauvres et qui font le gros des manifestants, chassant dans les rues de Recife les Portugais, boucs émissaires de leurs misères : ce sont eux qui réclament la nationalisation du commerce de détail, revendication reprise par le parti, principal thème des réunions de campagne et prétexte aux “*mata - marinheiros*” qui troublent, à intervalles réguliers, Recife et le Pernambouc<sup>12</sup>. Une somme de mécontentements qui surpasse, aux élections de 1844, les “baronistes” partisans de Rego Barros, et qui, malgré les réticences du pouvoir central, obtient, après plusieurs intérimaires, un président acquis à la cause praieira, le bahianais Chichorro de Gama.

Ce seront quatre années de tensions, de désordres, d’incidents violents, d’affrontements armés entre miliciens dans l’intérieur et dans la capitale, d’intimidations, d’agressions, d’attentats. Climat délétère auquel la presse partisane contribue. Car si le peuple n’a pas de porte-voix, les factions en ont de nombreux ! Autour d’un quotidien, sorte de navire amiral de chaque parti, foisonnent les feuilles, bulletins, libelles périodiques, dont le point commun est de préférer la polémique à tout autre mode d’expression<sup>13</sup>. Dans cette “*masse de journaux que les rapides variations de l’atmosphère politique font pleuvoir sur nos têtes, il n’en est pas un qui, étranger aux passions personnelles et aux émotions du jour, puisse abriter la pensée libre et les considérations sereines sur la philosophie et la science !*” C’est cette lacune que veut combler *O Progresso*<sup>14</sup>.

De fait, la revue, mensuelle en principe, détonne : ses soixante pages à la typographie serrée, son apparence austère – ni illustration ni titre accrocheur ni quatrain humoristique –, ses textes pe-sants mais non empesés, l’éclectisme de ses sujets... contrastent avec les périodiques sur quatre pages criardes, dévolues à l’encensement et, plus souvent, à l’éreintement de tel ou tel personnage public. Elle a un objectif clair : enseigner au peuple comme à ceux qui entendent le gouverner, que

---

12 Ces travailleurs libres et pauvres sont tout à la fois des noirs et des métis affranchis mais aussi des blancs, descendants de portugais ou d’étrangers naturalisés et qui font le gros des troupes du parti national.

13 D’ailleurs les quotidiens eux-mêmes (*Le Diário do Pernambuco* et une vingtaine de publications pour le Parti “conservateur”, le *Diário Novo* soutenu par une quinzaine de périodiques pour le Parti national, le *Nazareno* et une petite dizaine de publications pour les Républicains) n’étaient pas exempts de diatribes, soit écrites par leurs propres rédacteurs soit par des intervenants extérieurs plus ou moins anonymes et qui réglèrent leurs comptes au travers de communiqués payants et violents.

La presse du Pernambouc a été décrite par Luiz do Nascimento dans sa monumentale *História da Imprensa de Pernambuco (1821 – 1954)* en 14 volumes (Recife, Imprensa Universitária, téléchargeables sur le site de la fondation Nabuco, [www.fundaj.gov.br](http://www.fundaj.gov.br))

14 Prospectus paru dans le *Diário de Pernambuco*, op. cit. Notons que la revue est “*sociale, littéraire et scientifique*” mais non “*politique*” ; du moins au sens étroit des politiciens. Elle l’est au sens de Fourier, « *la science qui enseigne les lois de l’organisation des sociétés* » : tout est donc objet du politique. Cependant, mal gré qu’ils en aient eu, les rédacteurs n’ont pas toujours rechigné à la polémique, prenant parfois les devants.

le progrès, à n'en pas douter, est à portée d'espoir ; la cité parfaite, prédite par Bacon<sup>15</sup>, dessinée par Fourier, n'est pas, pour les esprits éclairés par les philosophes, une chimère mais un objectif auquel la science, la technique mènent ; l'homme, dé(sen)chaîné, est capable de connaître le secret des choses, partant de les dominer, de les modifier, de transformer son environnement, de le perfectionner : le progrès est la voie d'un avenir heureux, radieux ; c'est toute l'humanité qui avance et qui s'améliore ; double certitude que les découvertes, alors s'accéléralent, renforcent ; à l'homme sage comme à l'ingénieur, à Figueiredo comme à Vauthier, plus rien ne semble impossible et surtout pas l'évolution de la société vers plus de justice, de liberté, d'ordre et de progrès. Il n'est que de le démontrer et de l'enseigner<sup>16</sup>.

S'il ne peut être question, dans le cadre restreint de cet article, d'analyser l'ensemble des douze numéros parus entre juillet 1846 et septembre 1848 et qui représentent une somme d'essais touchant à la philosophie, aux sciences sociales et politiques, à l'organisation administrative, à l'histoire, à la littérature comme au système pénitentiaire, à la colonisation, aux sciences physiques ou à la poésie..., l'étude de l'*Exposé des principes* qui ouvre son premier numéro permet d'en tracer les lignes de force<sup>17</sup>.

D'abord, la revue "*bénéficie [d'un] privilège bien rare, pour ne pas dire inconnu chez nous*" : sa rédaction est "*unie d'intentions et de desseins*", ce qui lui donne "*l'avantage de présenter constamment dans le développement de notre pensée propre ou dans l'exposé des idées d'autrui, les mêmes doctrines et les mêmes principes généraux, appliqués aux faits de divers ordres.*" La diversité des connaissances et des compétences enrichit l'équipe de rédaction sans nuire à l'unité de la pensée : *O Progresso* est une revue à nom collectif.

Puis, pour chacune des rubriques prévues, le manifeste présente ces "*mêmes doctrines et mêmes principes généraux*" qui cimentent sa rédaction.

---

15 Bacon assigne à l'esprit humain ce programme : "*La fin qu'on s'est proposée dans notre fondation est de connaître les causes, les mouvements et les vertus secrètes que la nature renferme en elle-même ; et de donner à l'empire de l'esprit humain toute l'étendue qu'il peut avoir.*" François Bacon, *La Nouvelle Atlantide*, traduction de Gilles Bernard. Ragué, Paris, 1702, Jean Musier libraire., 256 p. ; téléchargeable sur Google books.

16 Marcilia Rosa Periotto, dans un article résumant sa thèse, *Antônio Pedro de Figueiredo, a revista O Progresso e a educação* (<http://www.histedbr.fae.unicamp.br> – consulté le 10/2/2013) met en valeur le rôle éducatif de la revue : "*Nous ne contestons pas le caractère objectivement politique de la revue mais, pour autant, nous ne pouvons pas oublier qu'elle fut une des entreprises intellectuelles du XIX<sup>e</sup> siècle les plus significatives pour la compréhension de la société brésilienne*". Mais sont aussi remarquables "*les actions entreprises et les moyens utilisés pour remplir la tâche d'éducation à la nouvelle réalité sociale qu'exigeait l'époque*".

17 «Exposição de princípios» in *O Progresso. Revista social, literária e científica* n° 1, pp. 3-11. Reedição feita pelo Governo do Estado de Pernambuco como parte do programa das comemorações do centenário da Revolução Praieira. Prefácio de Amaro Quintas. Recife, Imprensa Oficial, 1950, 920 p.  
La pagination entre parenthèse à la fin de chaque extrait de cet article, traduit par nos soins, renvoie à l'édition Quintas.

En philosophie, la pensée libre ; *O Progresso* refuse les convictions a priori, ne veut pas se laisser guider par des dogmes sans que la raison les ait examinés et validés. Tenant pour acquise l'existence de lois morales, analogues aux lois physiques et, comme elles, non encore toutes découvertes, persuadé que la recherche en ce domaine est une “*tâche sublime*” à laquelle le génie de l'homme doit s'appliquer en utilisant les procédés de l'analyse logique, les méthodes de recherche et d'examen théorisées par Bacon, *O Progresso* assure ses lecteurs que :

“[...] sans donner trop d'ampleur aux considérations métaphysiques, nous informons nos lecteurs des plus importants travaux qui paraîtront sur ces sujets”. (p. 4)

Pour les sciences, *O Progresso* ne peut qu'admirer leurs progrès incessants et s'extasier, avec lyrisme, sur les milliers de savants qui, dans les lieux les plus obscurs, participent inlassablement à la quête du savoir. Pourtant, il faut craindre que ces découvertes ne s'accumulent sans ordre ni lien, comme un amas de pierres : une science est un ensemble régulièrement agencé “*selon les règles de la géométrie divine, selon les plans de l'architecte sublime*”. Or, constate la revue, si certaines sciences, les mathématiques ou la physique, sont assises sur des bases solides, trop d'autres, comme la médecine ou l'économie sociale, “*usurpent véritablement le nom de science*”. Et, pire, les académies qui devraient organiser la recherche, en dessiner l'architecture, les lois, les proportions, restent en dehors du mouvement, quand elles ne le répriment pas. Aussi, *O Progresso* fera-t-il connaître tout ce qui liera “*à une loi d'ordre supérieur, les lois partielles que nous connaissons*” :

“*Aussi, bien que la science, envisagée sous un tel point de vue si élevé, ait peu d'adeptes dans ce canton du monde où nous vivons, nous ne manquerons pas, quand l'occasion s'en présentera, d'exprimer notre sentiment sur ces matières [...]*” (p. 5)

Appliquant ces mêmes règles à la politique, *O Progresso* se déclare partisan de l'ordre et de la liberté, en rien contradictoires mais bien plutôt mutuellement indispensables : une société ordonnée, c'est-à-dire organisée et harmonieuse, ne peut être oppressive et liberticide ; de même qu'une société de liberté ne peut se concevoir sans un ordre qui organise les passions et les intérêts ; le despotisme et l'anarchie résultent de l'absence soit de liberté soit d'ordre ; les deux systèmes sont également condamnables ; ordre et liberté sont corrélatifs mais, ajoute *O Progresso*, l'ordre est la condition *sine qua non* de l'existence des nations ; pour autant,

“[...] dans tous les cas, nous chercherons une solution supérieure qui satisfasse en même temps ces deux principes, légitimes au même degré.”<sup>18</sup>. (p. 6)

---

18 Rappelons que l'association de l'ordre et de la liberté est un des points essentiels de la pensée fouriériste ; ainsi, dans le premier numéro de *La Phalange* mensuelle, lit-on que : “*Telles sont les deux conditions capitales souveraines absolues du problème de l'Association humaine, les deux grandes énigmes que le génie de l'homme était appelé à résoudre pour atteindre enfin le but de tous les efforts instinctifs de l'humanité : la coexistence de l'Ordre avec la Liberté dans la société , ou, plus explicitement, le plein développement de toutes les Individualités spontanément et légitimement ordonnées dans l'Unité absolue de l'Espèce*”. Cette dernière formule, soulignée dans le texte original, sert, légèrement modifiée, d'exergue à l'article *Atividade humana*, signé « A. » d'*O Pro-*



Sur ces bases, la politique, “*en prenant ce terme dans son acception la plus élevée, est la recherche des conditions du bonheur des peuples*” (p. 7). *O Progresso* concède qu’une de ces conditions puisse être la forme du gouvernement ; mais elle est loin d’être la seule : les formes de l’état social, la nature des relations entre les individus, l’acquisition plus ou moins facile du bien-être, le développement des sciences, des lettres, des arts, etc., sont “*aussi des faits politiques d’une haute importance*”. Dès lors, il est désolant de consacrer son temps à débattre de “*droits frivoles et de libertés vaines quand elles n’émanent pas de l’atmosphère métaphysique des constitutions et qu’elles ne s’appuient pas sur une organisation sociale leur permettant de s’incarner dans les faits [...]*”. Laissant aux ambitieux, qui se disputent les postes et les places, à leurs débats factices, *O Progresso* rappellera que :

“*[...] la politique n’est pas l’art de parler pour ne rien dire ; c’est une science, la plus intéressante pour les hommes puisqu’elle influe directement sur leur bonheur [...]*  
*c’est la science de l’organisation sociale avec pour unique but de réaliser le bonheur des individus. [...]*” (p. 7)

Pour y parvenir, *O Progresso* n’en doute pas : l’action politique doit être avant tout économique et industrielle car les progrès matériels sont la clef du bonheur de l’homme ; avec un optimisme militant, le manifeste montre la charrue remplaçant l’épée, la vapeur supplantant la poudre, les vieilles barrières nationales s’écroulant et le chemin de fer rapprochant les peuples. Un monde pacifique, un avenir radieux, c’est la devise du Progrès et d’*O Progresso* qui en fera connaître les lois et les conditions générales, les mesures à prendre pour en fixer la voie<sup>19</sup>. Mais l’optimisme ne doit pas occulter la réalité : cette politique, bonne pour une nation prise comme un ensemble, est frappée d’un vice destructeur si :

“*[...] en même temps que s’accroît la somme des richesses, cela ne semble conduire, comme en Europe, qu’à augmenter indéfiniment la misère des masses.*” (p. 8)

Cependant, si cette paupérisation est une conséquence de l’industrialisme moderne, elle n’est pas “*le résultat nécessaire des progrès matériels*” mais celui de la fausseté des relations entre producteurs et consommateurs : *O Progresso* se fait fort d’exposer la manière d’éviter un tel écueil.

---

*gresso*, n° 3, octobre 1846, p. 175.

*La Phalange*, Introduction, 1<sup>ère</sup> série in-8, tome 1, 1<sup>er</sup> semestre 1845, p. III

19 Mesures générales mais aussi mesures pratiques, adaptées au temps et au lieu pour aider à la transformation, pacifique, de la société. C’est notamment Henri Auguste Milet (1814-1894) qui les développe dans une série d’importants articles documentés sur les réformes de structure nécessaires au développement de la province (*Interesses Provinciais*). Après de “*fortes études classiques et scientifiques*”, Milet arrive au Brésil en 1840, sur le même bateau que Vauthier dont il devient l’ami et le protégé ; engagé comme ingénieur au service des T. P. du Pernambouc, il en démissionne en 1844, après le départ du président Rego Barros. Naturalisé, marié, devenu propriétaire d’une exploitation sucrière, il participe activement à la vie sociale et économique du Pernambouc dont il finira par être député. À sa mort, Vauthier évoque avec émotion son ami dans la *Revue d’études politiques* (Paris, Larose et Forcel éd., 1894, n° 11, p. 893).

Cette politique, fondée sur les aspirations légitimes à l'ordre et à la liberté et tendant à l'organisation pacifique du progrès social, la revue compte en exprimer les conséquences sur tous les sujets d'intérêt public, sans même esquiver les moins pertinents, comme celui de savoir si la revue est républicaine ou impériale. Bien que répugnant à se placer à ce niveau du débat, *O Progresso* admet qu'un monarque, soucieux de la grandeur de son pays, vaut mieux qu'un régime partisan, soucieux de ses intérêts particuliers. Mais, quoi qu'il en soit, *O Progresso* veut garder ses distances :

*“Avant et par-dessus tout, nous sommes les amis du peuple ; ce que nous voulons, c'est le bonheur de la nation en son tout et en ses parties ; comme un gouvernement est absolument nécessaire, nous sommes subsidiairement amis du gouvernement ; ce qui ne nous oblige évidemment pas à admirer ou à approuver tout ce que font les gouvernements et pas davantage tout ce que fait le peuple ; en définitive, à l'un ou à l'autre, en tant que de besoin, nous les censurerons.”* (p. 9)

Quant aux lettres et aux arts, *O Progresso* entend bien leur consacrer l'attention qu'ils méritent car ils reflètent l'état de la société : le bien-être matériel est *“l'antécédent logique des progrès rationnels de toute sortes”* ; en somme, plus de bien-être : plus de poètes, plus de musiciens, plus de peintres. Car si l'homme est naturellement porté aux arts, encore faut-il qu'il puisse s'y consacrer et il le pourra d'autant mieux qu'il vit dans une société plus riche, plus puissante :

*“Nous l'avons déjà dit : tout est lié dans le domaine de la nature ; les progrès en un sens entraînent des progrès dans tous les autres : nous continuerons donc et, de toutes nos forces, nous ouvrirons la voie du progrès”*. (p. 11)

Ainsi chemina cette revue, éclectique par les sujets traités mais non, quoi qu'aient pu en dire certains commentateurs modernes<sup>20</sup>, par l'inspiration : nourris *“aux saines et généreuses doctrines de l'école sociétaire”*, les rédacteurs utilisent les principes de Fourier pour étayer leurs raisonnements et prennent leurs informations dans les organes de l'École. L'exemple de la *Revista Científica* est particulièrement éclairant : Maciel Monteiro<sup>21</sup> qui signe *M. de M.* tire la substance de ses articles du feuilleton hebdomadaire que Victor Meunier tient dans *La Démocratie pacifique* (mais aussi dans *La*

---

20 Antônio Pedro de Figueiredo, longtemps oublié puis “réinventé” par Gilberto Freyre est à présent considéré tout à la fois comme philosophe éclectique pour avoir traduit Cousin, chrétien social car il cite les Écritures, libéral ayant dénoncé les barrières tarifaires, critique pré-marxiste de la grande propriété, voire idéologue de la *Praieira*, assimilée à la Révolution de 1848. De son vivant, ses adversaires ne se trompaient pas : le professeur Autran, pour le critiquer, reprenait le thème du fouriérisme *“mise en commun des biens et des femmes”* que le député Peixotto, dirigeant de la *Praieira*, dénonçait en mars 1844 à la tribune de l'Assemblée provinciale. Rappelons au passage que, métis, il n'ignorait rien de l'esclavage, fait particulièrement visible et dont l'éradication ne pouvait intervenir sans le changement préalable des conditions sociales : il faut d'abord ouvrir la voie du progrès. Cela coûtera son trône à Pierre II.

21 Né en 1804 dans une des grandes familles de la province, brillant étudiant parisien, bachelier ès lettres, ès sciences, docteur en médecine, dandy, poète habile à chanter l'émotion d'un moment et à s'attirer les grâces d'une nuit, député national à 30 et ministre des affaires étrangères à 35 ans, Antônio Peregrino Maciel Monteiro se lie d'amitié avec Vauthier (qui le dit *“l'homme le plus intelligent qu'[il a] encore trouvé au Brésil”*) et partage avec lui plaisirs et travaux. Après 1848, il fut de nouveau ministre et député ; à sa demande, il obtient l'ambassade du Brésil à Lisbonne où il décède en 1868.

*Phalange*). Il en partage les inquiétudes comme les enthousiasmes pour “*cette science où tout s’enchaîne, où tout s’explique, où tout se prouve*”<sup>22</sup>.

De même, pour informer les lecteurs de l’avancée des idées de progrès dans le monde, en particulier, celles que l’école sociétaire défend et propage, pour leur faire connaître les divers mouvements qui agitent les esprits et les institutions, en apparence les plus immuables, *O Progresso* utilise largement les informations de la presse sociétaire ; ainsi Figueiredo, “O.”, traitant des réformateurs modernes, utilise-t-il les articles que *La Démocratie Pacifique* consacre à Johann Ronge, ce prêtre allemand qui, excommunié, créa en 1845 une église catholique allemande dont les premiers succès semblaient prélude à la victoire de “*l’esprit d’examen sur le principe de la foi aveugle et de l’autorité infallible*”<sup>23</sup>.

Dans le même esprit, *O Progresso* publie un extrait de l’ouvrage de Franz Stromeier, publiciste badois<sup>24</sup>, exposé, sommaire, des idées de Saint-Simon qui, aboutissant à la main-mise sur la société par une “*féodalité de la richesse*”, tout aussi pernicieuse que la féodalité de la naissance, ne peuvent être “*la solution du problème social*”. Le communisme ne l’est pas davantage qui, par son sectarisme, son anti-christianisme, son radicalisme, pousse les pouvoirs publics à une réaction tout aussi radicale, retardant ainsi le progrès : c’est ce que Clovis Guyonard, collaborateur régulier (et méconnu), des organes sociétaires, explique dans “*Os comunistas alemães nos dous mundos*”<sup>25</sup>. Il faudrait aussi citer la

---

22 Comparées à celles traitées par Meunier, les informations reprises par Maciel Monteiro sont, bien sûr, en petit nombre. Il les choisit en fonction de ses préoccupations personnelles (l’hygiène, par exemple) mais n’oublie pas l’objectif initial : faire connaître comment progresse la science et quelles sont les entraves à son développement. Il privilégie les sujets d’un intérêt particulier pour le Brésil : machines à vapeur, puits artésiens, chimie du sucre, méthode de tannerie, etc., mais aussi ballons dirigeables qui font entrevoir la prochaine réalisation du rêve icarien ou encore l’homéopathie, à travers les travaux de Risueño de Amador... Quant à l’expérience de l’anglais Nott sur la reproduction d’une aurore boréale, assimilée à la couronne boréale décrite par Fourier dans la *Théorie des Quatre Mouvements*, Monteiro suit Meunier, à la fois dans sa prudence et dans son espérance.

(Fourier, *Théorie...* Paris, Soc. pour la Propagation et pour la Réalisation de la Théorie de Fourier, 1841, 2<sup>e</sup> édition, p. 62 ; Meunier, « Couronne boréale » in *La Démocratie Pacifique*, 1846, t. 2, n<sup>o</sup> 55, p. 270-271)

23 “O.”, « Reformadores Modernos – Johann Ronge », *op. cit.*, p. 553-557.

24 « Variedade » in *O Progresso*, pp. 541-545

Extrait de Franz Stromeier, « L’Organisation du Travail, chapitre : Du point de vue de la Science sociale et de la solution qu’elle a pour objet » in *La Phalange*, Paris, 1846, Vol. III, pp. 404-412. La partie traduite (par Ch. K., Charles Kuss, spécialiste du monde germanique et fouriériste convaincu) est aux pages 406-408.

La personnalité du journaliste Stromeier est complexe : ses liens avérés avec la police autrichienne ne l’empêchaient pas d’être un partisan convaincu de l’unité allemande, un des fondateurs du mouvement Jeune Europe et un disciple de Fourier ; Clovis Guyonard nous apprend qu’il “*fit son éducation socialiste à Besançon, dans la ville même où était né Fourier et où vivaient quelques-uns des plus anciens et des principaux disciples du célèbre inventeur de la nouvelle Science sociale*” (« L’école sociétaire en Allemagne, ses amis et ses ennemis » in *La Phalange*, 1847, t. 2, p. 206)

25 “C. G.” « Os comunistas alemães nos dous mundos », *op. cit.*, pp. 339-347, traduit de « Les communistes allemands dans les deux mondes » in *Almanach Phalanstérien pour 1847*, 1846, p. 43-49. Pour cette étude, Guyonard reprend des éléments publiés dans *La démocratie Pacifique* : notamment ceux parus sous le même titre les 25 et 26 juin 1846 (p. 736-737 et p. 740-741), un article sur M<sup>me</sup> Aston du 2 juillet 1846 (t. 2, p. 9-10) et sur les journalistes et écrivains allemands en Suisse et aux États-Unis le 28 juillet 1846 (t. 2, p. 714)

*O Progresso* publie aussi de Guyonard : « O Socialismo na Suíça », *op. cit.*, pp. 479-485, traduit de « Le Socialisme en

“collaboration” du futur concepteur des ateliers nationaux, François Vidal qui, dans son étude sur la loi agraire aux États Unis, pronostiquait une “proche tempête”<sup>26</sup>. Cette tempête que le Pernambouc va bientôt connaître, Constantin Pecqueur en a décrit les causes dans sa *Théorie nouvelle d'Économie sociale et politique* dont *O Progresso* publie, dans son dernier numéro, paru en septembre 1848, un chapitre significatif : *Critique de la Distribution actuelle des instruments de travail et de la Répartition des richesses*<sup>27</sup>, sans doute l'article le plus “dérangeant” publié par *O Progresso* et qui montre, si besoin en était, que loin d'être une tribune affidée aux conservateurs, la revue exprimait une vision fort crue de la société libérale et était proche de ceux qui réclamaient une meilleure répartition des terres ou une régulation de la concurrence comme mesures nécessaires à la paix sociale et au progrès.

Revue insolite dans le paysage journalistique pernamboucain, par sa forme comme par son fond, revue paradoxale qui doit sa réédition à la célébration du centenaire d'un mouvement insurrectionnel qu'elle avait combattu, revue engagée qui expose et propose, à ses lecteurs conservateurs, des solutions radicales pour transformer l'état social, *O Progresso*, dont tous les rédacteurs se réclament de Fourier et militent pour l'avènement de cette “ère nouvelle, prédite voici quarante ans sous le nom de garantisme par le plus grand génie du siècle : Charles Fourier”<sup>28</sup>, est bien une revue sociétaire. Elle est le fruit de cette “transculturation” dont Gilberto Freyre a montré qu'elle était souvent liée à la présence et à l'action des “agents techniques dont l'histoire ne retient pas toujours le nom” et qui, mêlant leur culture à celle des nationaux, la transforment en se transformant.

Transculturation et non acculturation car, tant dans sa pratique quotidienne que dans ses activités professionnelles, Louis-Léger Vauthier, principal vecteur au Brésil des idées sociétaires, s'est adapté à son environnement ; certes, il est arrivé au Pernambouc, imbu de sa science et sûr de sa foi, pour y apporter des méthodes modernes d'organisation comme de travail ; sans doute, son *Journal*, intime et qui le serait resté sans l'action de Freyre, n'épargne pas toujours ses hôtes (ni certains de ses compatriotes) mais il témoigne aussi de son affection pour le pays ; ses aventures galantes, ses dimanches à la campagne, ses discussions avec le président Rego Barros, avec Maciel Monteiro, avec

---

Suisse », in *op. cit.*, pp. 83-88, synthèse des articles de l'auteur parus dans *La Démocratie Pacifique*, notamment des 14 et 21 juin 1846, tome 1846-1, pp. 693-694 et 715-716 et des 17 et 18 juillet 1846, tome 1846-2, pp. 68-69 et 71-72..

26 «A lei agrária no Estados Unidos», in *O Progresso*, pp. 407-415. Article traduit de François Vidal, « La loi agraire aux États-Unis », in *Almanach Phalanstérien pour 1847*, 1846, p. 49-55. Cet article est une version abrégée de l'étude parue sous le titre “L'agrarisme aux États-Unis”, dans *La Revue Sociale*, n° 9, juin 1846.

27 Constantin Pecqueur, *Théorie nouvelle d'Économie sociale et politique ou Études sur l'organisation des sociétés*, Paris, Capelle 1842. Le texte retenu par *O Progresso* est le chapitre 31, pages 405-427. Il est publié sous le titre de : C. Pecqueur, « Anarquia social » in *O Progresso*, pp. 867-881

28 R. R., «O Direito de viver», in *op. cit.*, pp. 775-778, article daté du 20 avril 1848

R. R. est la signature collective de la rédaction ; mais le texte, particulièrement offensif, de cet ultime éditorial est sans conteste de Figueiredo.

Figueiredo, avec Milet, ses réponses aussi vives que les attaques de ses contradicteurs, partisans de l'immobilisme, et même sa domesticité qu'il met en vente au moment du départ tout comme il met en vente ses meubles, témoignent de son adaptation au Pernambouc, de son intégration ; il ne s'agit pas pour lui d'appliquer des solutions prêtes à l'emploi mais de les adapter aux réalités locales.

*O Progresso* en est un exemple ; c'est un aboutissement pour Vauthier que la parution de cette revue, en juillet 1846, à quelques mois de son départ ; tout le temps de son séjour, il y a en quelque sorte travaillé, préparé les esprits, propagé les idées, s'appuyant sur Cantagrel et sur Duballen, le secrétaire de l'administration de *Démocratie Pacifique* avec qui il gère les abonnements et les envois de livres : treize abonnements à la Phalange (dont le sien), les ventes d'ouvrages doctrinaux ne sont pas des résultats négligeables, ni pour le mouvement phalanstérien en général ni pour l'action du propagateur Vauthier<sup>29</sup>.

D'ailleurs, à son départ, la revue tient : dix numéros paraîtront avant qu'elle ne succombe aux mauvais airs du temps et, probablement, au manque de ressources financières. Vauthier, sans doute, correspond avec ses amis, les conseille peut-être<sup>30</sup> et leur ouvre une nouvelle fois les colonnes de *La Démocratie Pacifique* qui, le 6 novembre 1847, signe une recension louangeuse des trois premiers numéros de l'année parvenus en France :

*“Ce qui la distingue [la revue] et la place bien au dessus des autres écrits périodiques qui nous viennent des mêmes contrées, c'est une supériorité de vues, une clarté d'exposition et une vigueur de logique dont les journaux fournissent peu d'exemples. Outre les sujets philosophiques et économiques que traite hardiment la revue de Fernambouc [sic], et dont elle fournit le plus souvent des solutions heureuses, elle a présenté quelques travaux historiques, faits d'un point de vue élevé, et chacun de ses numéros contient deux revues politiques, l'une pour l'extérieur et l'autre pour le Brésil, qui sous une forme claire et rapide résumant brillamment les événements principaux de l'Europe et du continent américain. Animés à la fois d'un vif amour de la liberté et d'un sentiment profond d'ordre et d'organisation, éclairés d'ailleurs par le flambeau de la*

---

29 Revenu en France, affecté à Bourges, puis muté à Pontivy, ce “*phalanstérien pur-sang*”, comme le décrit V. Considerant (in *Le socialisme devant le vieux monde*) sera élu représentant du Cher aux élections de 1849 ; siégeant avec la Montagne, il sera l'un des députés arrêtés au Conservatoire des Arts et Métiers, en juin 1849. Condamné à la déportation, emprisonné jusqu'en septembre 1854 avant d'être gracié et exilé, d'abord en Espagne puis en Suisse, il montre ses talents d'ingénieur à la compagnie du chemin de fer d'Italie. Rentré en France après l'amnistie de 1861, membre de la société des ingénieurs civils, il se consacre à ses activités professionnelles, tout en renouant avec ses amis fouriéristes ou socialistes ; commandant de la Garde nationale, il refuse de prendre part à la Commune ; élu conseiller municipal et conseiller général de Paris en 1871 pour le quartier de la Goutte d'Or, il devient un spécialiste écouté de l'urbanisme, de la voirie et de l'hygiène de la capitale où il propose de construire un chemin de fer circulaire, première ébauche du métropolitain. Mais, sa très grande surdité l'empêche d'être élu ou nommé à des postes de haute responsabilité politique ; après un dernier échec aux sénatoriales de 1889, il se voue à ses activités scientifiques : membre de plusieurs sociétés savantes, il rédige de nombreux traités et mémoires : la diversité de leurs thèmes et l'unité de leur inspiration en sont la marque. Il décède le 2 octobre 1901 sans avoir “*renié l'école sociétaire dont il avait pu s'éloigner dans l'action mais non dans la pensée car il ne cessa à aucun moment de sa vie de propager et de défendre la sociologie la plus saine et la politique la plus droite*” (*La Rénovation*, 4 octobre 1901).

Pour des éléments complémentaires sur Vauthier, voir notre « Esquisse biographique », in Poncioni..., *op. cit.*, pp. 253-284.

30 On devine que Vauthier est cet ami français dont Figueiredo rapporte qu'il lui a écrit : “*Seja qual for o lado donde sopra o vento das revoluções, sera bem-vindo*” (“D'où que vienne le vent des révolutions, il sera bienvenu.”) (*op. cit.*, p. 726).

*science sociale, les dignes rédacteurs du Progresso jettent sur les affaires politiques du monde un coup d'œil perspicace, et montrent avec précision les lignes du mouvement social [...]*

*“Ces idées [sur l'impôt sur les successions] présentent bien quelques légères divergences avec celles qui ont été produites par l'École Sociétaire sur le même sujet, mais nous pensons que ces dissidences sont plus à la surface qu'au fond, et, quoi qu'il en soit, nous ne pouvons nous empêcher de trouver dans ces lignes beaucoup de clarté et d'élévation. Aussi, encourageons-nous vivement le Progresso à persévérer dans la route où il est entré. Qu'il continue à semer des paroles de progrès pacifique, de liberté et d'organisation chez nos frères de par delà l'Océan, et il aura rendu d'importants services à la sainte cause de l'humanité.”*

Sans doute, Vauthier est-il conscient de n'avoir pas, pour sa part, démérité<sup>31</sup>.

---

31 Il va de soi que, de chair et de sang, Vauthier n'est ni sans défauts ni sans contradictions ; il fut à Recife critiqué, injurié, menacé par des adversaires qui n'avaient pas que le papier journal pour se faire entendre ; à son départ, on insinua qu'il avait détourné les fonds publics qu'il gérait ; l'enquête menée par le contrôleur financier, adversaire résolu de l'organisation nouvelle des T.-P., montra l'inanité de ces rumeurs. On se rabattit sur son train de vie et on n'oublia pas de mentionner qu'il avait des esclaves, lui qui voulait imposer le travail libre dans sa direction. Certains des commentateurs du temps présent n'omettent pas de stigmatiser cette attitude, jugeant toute l'œuvre de Vauthier à cette seule aune. C'est oublier le temps et le lieu. Le Brésil au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle est une société esclavagiste ; le Pernambouc, plus encore, peut-être, que d'autres provinces. La main d'œuvre y est essentiellement servile que les maîtres de la terre, une fois la récolte du sucre ou du coton faite, faisaient employer dans les services publics ; au demeurant, les hommes libres, blancs, métis ou affranchis, répugnaient à tout travail “servile”.

Vauthier prit très vite conscience de cette situation ; il écrivait, par exemple, dans son *Journal*, le 4 octobre 1840 : “*Le Capibaribe au dessus du pont de la Madalena offre vraiment un paysage charmant. Mais qu'est tout cela, mon Dieu, au milieu d'une population esclave et affamée, au milieu d'êtres qui laissent misérablement oisive, la plus féconde et la plus riche nature qu'il y ait sous le ciel. Cela m'a fait faire de bien amères réflexions qu'il serait trop long de consigner ici. S'il suit la marche ordinaire des progrès sociaux, ce peuple est encore bien loin d'un état un peu supportable*”. Et, sans oublier de vivre, il s'efforça de contribuer à accélérer la marche ordinaire des progrès sociaux. Mais, pas davantage que Fourier ou Considerant, il n'était un “révolutionnaire”. Cela ne l'empêcha pas, rentré en France, de “s'engager” au prix, encore assez fort, de cinq ans de prison suivis de six d'exil.